

CE QUE TU NE PEUX PAS DIRE, SOUFFLE-LE !

Patrick Hollender

L'ACF et le groupe Petit Caillou du réseau CEREDA ont organisé sur Valence une soirée ciné-psychanalyse autour du film *L'innocence*, dont l'œuvre cinématographique de Hirokazu Kore-eda a obtenu le prix du scénario au Festival de Cannes en 2023. La soirée a été suivie d'une conversation avec nos invitées, Véronique Herlant et Geneviève Valentin, psychanalystes membres de l'ECF. Je retiens de ces échanges que le synopsis ne peut se réduire à la thématique du harcèlement scolaire, mais qu'il explore tout en subtilité le malaise indicible éprouvé par chaque personnage dans la relation à l'autre. Le titre original *Monster* donne le ton de la figure du monstre tapie en chacun des protagonistes, dont l'inquiétante étrangeté n'est jamais très loin, évaporant tout espoir d'innocence. Oscillant entre vérité et mensonge, chacun donne sa version de l'inavouable. J'ai été sensible à la manière dont l'intrigue se maintient tout au long du film en multipliant les points de vue, jusqu'à ce que se dévoile dans la rétroaction, l'intimité retranchée des deux enfants, Minoto et Yori, qui trouvent une surface de jeux dans un wagon de chemin de fer abandonné, voie désertée par les adultes. C'est un lieu où se rencontrent deux subjectivités traversées par un trouble qu'ils ne peuvent s'expliquer ni se dire à eux-mêmes. Ils ont décoré le wagon avec des mobiles de papier, refuge féérique pour habiller le désir qui les anime. Au cœur de leur énonciation, se détachent des questions cruciales sur la vie et la mort, l'a-temporalité des origines et les hypothétiques possibilités de réincarnation. Dans ce voyage initiatique au pays de l'enfance, Véronique Herlant fait entendre comment il s'agit pour eux de se supporter du poids de l'existence et la difficulté de vivre. Geneviève Valentin épingle au détour de ce qui fait énigme, une phrase marquante, celle de « cerveau de porc » venue s'inscrire dans leur chair à partir d'une marque singulière distinctive.

Un point qui m'a frappé est celui de paroles qui s'embrasent lorsqu'elles véhiculent un sens en excès, à l'image récurrente de cet immeuble en flamme, qui s'ouvre comme un chapitre sur ce que chaque personnage se raconte. Indignée, la mère de Minoto reproche au professeur Hori d'avoir brutalisé son fils face au malaise qu'il rencontre. Se confiant à la directrice d'école, Minoto déclare qu'il a menti. Loin de faire consister la vérité, elle prend acte de l'impossible à dire en lui donnant un cor et lui dit : « Ce que tu ne peux pas dire, souffle-le ! ». L'enfant fait sourdre de l'instrument de musique, ce qui de son énonciation était restée en souffrance. Souffle ineffable, c'est en ce point précis où le corps entre en jeu que la vérité mi-dite s'insinue. Entendu à différents moments du film comme signal de l'angoisse, ce bruit sourd et guttural surgissait comme délocalisé, presque monstrueux tant il ne pouvait sortir d'aucune bouche. L'art du cinéaste est de faire résonner la pulsion invocante, jusqu'à l'appel des affinités électives entre les deux garçons, d'en civiliser la jouissance pour passer d'entendre à se faire entendre. Le réalisateur ne nous donne aucune clef pour comprendre, poussant le spectateur à inventer ses propres fictions. Il laisse entendre !